

MEMOIRES DE GUERRE (1914-1915) de Frédéric CAYROU
Chronique académique par Norbert Sabatié, le 3 novembre 2014

Cet écrivain tarn-et-garonnais très populaire, auteur de pièces de théâtre bilingue occitan-français, avait alors 35 ans lorsqu'il a été envoyé en Amérique par le gouvernement français. Il s'agissait, pour ce vétérinaire, de voyager incognito et d'acheter des chevaux pour la remonte de la cavalerie française. Voici son carnet de route, tenu au jour le jour, qui relate sa découverte du Nouveau-Monde. Ses propos pleins de bon sens, écrits à la hâte, dans un style vivant, passent en revue le spectacle de la nature ou de la rue, observant jusqu'aux détails les plus menus, depuis le départ de Paris jusqu'à l'arrivée à Oklahoma-City où, malheureusement pour nous, ce récit s'arrête brusquement.

Les illustrations accompagnant le texte proviennent, pour la plupart, des cartes postales envoyées par Frédéric Cayrou à sa famille que nous remercions, pour nous autoriser à reproduire l'ensemble.

Jeudi 29 Octobre 1914

C'est aujourd'hui que nous devons abandonner la terre ferme. Nous nous acheminons vers le port où nous apparaît bientôt le *Lapland*, calme et majestueux. Ce bateau de dimensions imposantes nous donne, en le voyant, une impression de sécurité. Il paraît stable et solide comme une maison, mais comment se comportera-t-il au milieu de l'Océan ? Mais combien d'autres aussi, plus chétifs et plus graciles, ont surmonté de terribles tempêtes et vaincu les éléments déchaînés ? Allons ! Embarquons-nous sans arrière-pensée et à la grâce de Dieu !

Il est trois heures et demie de l'après-midi. La sirène du navire mugit longuement d'une voix enrouée et lugubre ; le plancher tressaille sous nos pas. Ce sont les machines du bateau qui se mettent en mouvement. Elles ne s'arrêteront qu'à New-York. Nous glissons lentement sur les eaux calmes du port et, peu à peu, Liverpool disparaît à nos regards dans un nuage de fumée et de brouillard.

La nuit tombe et je reste sur le pont jusqu'au moment du dîner, vivement intéressé par les phares de la côte qui nous envoient par intermittence leur jet de lumière multicolore. A sept heures nous descendons dans la salle à manger du bateau. A peine arrivés là, un singulier malaise s'appesantit sur mon front.. Il me semble que tout tourne autour de moi et j'ai quelque peine à conserver mon équilibre. La salle à manger offre un coup d'œil charmant que je voudrais pouvoir mieux apprécier. Gentlemen en habits noirs, souliers vernis, cravates blanches, dames largement décolletées. Quelle fièvre, mes aïeux ! Dans quel milieu me suis-je fourvoyé, pauvre vétérinaire que je suis ! Dès que je remonte sur le pont après le dîner, je me sens plus à l'aise et mon mal à la tête disparaît.

Vendredi 30 Octobre

Ce matin, nous nous sommes réveillés près de la côte d'Irlande. De notre bateau qui a jeté l'ancre dans la baie de Queenstown, nous apercevons la ville accroupie au pied d'une verte colline et légèrement étalée sur le flanc. Des marchandes de dentelle, de cannes et d'autres menus objets, produits de l'industrie locale, se font hisser à bord du navire à l'aide d'un câble. C'est très amusant de les voir se livrer à cette gymnastique aérienne dont elles sont coutumières. D'innombrables mouettes blanches et grises tournoient autour du *Lapland* se disputant les détritiques que l'on jette à la mer. Ces oiseaux ont un cri peu harmonieux. On dirait exactement que l'on entend les « trigos » grinçants et stridulants des

laboureurs allant aux champs. En fermant les yeux, l'illusion est complète.

Nous avons quitté cet après-midi la rade de Queenstown. A travers la passe défendue par de nombreux forts, nous avons rejoint la haute mer. Et maintenant pour tout de bon, nous voguons à toute hélice vers l'Amérique.

Dimanche 1^{er} Novembre

Je me suis levé à 10 h, un peu fatigué et la tête lourde. Ma légère dépression physique m'incite à la tristesse et à la mélancolie. C'est la veille de la Toussaint. Je pense à tous ceux que cette mauvaise guerre vient de nous ravir prématurément. Je revois par la pensée notre petite ville de Castel(sarrasin), les gens endeuillés se préparant à porter au cimetière des gerbes de chrysanthèmes, les uns frappés de deuils récents, les autres tremblant à la pensée du lendemain. Je pense à toi ma petite Jane, à René, à Lucienne, à nos parents qui sont si loin de moi. Et mon bateau continue à s'avancer dans l'océan immense pour m'entraîner toujours plus loin. Il est nuit et la lune impassible jette sur les flots mouvants sa lumière argentée.

Portrait de F. Cayrou, réalisé en 1915 à Oklahoma-City



Voici, après une traversée quelque peu mouvementée, l'arrivée à New-York, où, loin de sa petite patrie, Frédéric Cayrou ne va pas manquer une occasion de retrouver sa « lenga mairala » (langue maternelle). Il le fera également dans son roman de 1930 « *Bouïache del Catet de Maco-turros en Americo* » (Voyage du Cadet de Mache-mottes en Amérique) qui n'est qu'une dérive autobiographique. Il le fera surtout dans la partie introductive intitulée « A mes lecteurs » du recueil poétique « *Moun gabèlat* » (Ma gerbe) dans laquelle il cite sa rencontre à Chicago avec la célèbre cantatrice millavoise Emma Calvé ou Cassignol, le champion de billard de Castelnaudary, ou encore l'ami agenais Massé découvert à Omaha... Cet ouvrage en langue d'oc, daté de 1922, s'ouvre avec deux poésies écrites l'une à New-York en juin 1918 et l'autre à Oklahoma-City en décembre 1914. Mais revenons à New-York...

Samedi 7 Novembre

Nous voici dans la baie d'Hudson. Nous nous sommes levés à cinq heures pour jouir du spectacle. Malheureusement, le brouillard a fait comme nous et il nous empêche d'apercevoir les rives pourtant peu éloignées. Après un arrêt assez long de notre bateau, nous nous acheminons lentement vers le port au milieu d'une navigation de plus en plus intense. Erigée fièrement sur un petit îlot, la statue de la Liberté nous apparaît, grandiose et monumentale, éclairant le monde. Que ne peut-elle disperser complètement le brouillard qui flotte encore sur le camp. Mais peu à peu cependant, la vision des terres devient plus nette et nous pouvons distinguer dans l'horizon la curieuse silhouette des *sky-scrapers* de la grande cité américaine. L'impression est grandiose mais on n'a pas en contemplant ces gigantesques édifices une sensation de beauté vraie. C'est trop démesuré, trop long, trop maigre, avec trop d'ouvertures qui donnent à l'ensemble un aspect squelettique.

A gauche, sur une falaise, nous apercevons les premières maisons de Jersey-City. La brume maintenant se dissipe et le coup d'œil y gagne en netteté. Notre bateau, après avoir dépassé fièrement le bassin où de nombreux vaisseaux de commerce allemands prennent un repos forcé, arrive enfin à destination. Nous descendons en toute hâte, heureux de fouler à nos pieds la terre américaine. Après avoir subi les formalités de la douane qui n'a rien de bien rigoureux, nous nous acheminons vers l'Hôtel Lafayette, 5^{ème} avenue, 9^{ème} rue. C'est un hôtel français. Je trouve là plusieurs garçons ou gérants des environs de Pau et j'ai le plaisir de parler avec eux la « lenga mayralo ». Dans l'après-midi nous allons visiter la 5^{ème} avenue, longue d'environ 10 km.. Là se trouvent les palais des principaux milliardaires américains. Ce sont encore les mêmes immeubles, imposants par leur

masse où le goût architectural n'est pas toujours des plus purs. La circulation dans les rues est des plus vives. On y voit des quantités d'autos et peu de *cabs*. Avec des chevaux. De loin en loin pourtant, on aperçoit de somptueux attelages.

La vie est chère à New-York. Nous avons dîné ce soir à neuf francs par tête et nous ne sommes pourtant pas dans le plus grand hôtel de la cité.

Dimanche 8 Novembre

Les magasins sont fermés et tout négoce est suspendu. Néanmoins il y a dans les rues de la cité beaucoup de promeneurs. Dans l'après-midi nous sommes allés visiter le pont de Brooklyn dont l'architecture est vraiment colossale. Sa longueur atteint près de deux kilomètres. Une seule arche au-dessus du fleuve n'a pas moins de cinq cents mètres. Ce pont assure le passage à une double ligne de trains, de tramways et de voitures. Il a de plus une passerelle pour les piétons. Dans cette partie de la ville se trouvent groupés un grand nombre de *sky-scrapers*. Le coup d'œil est magnifique.

Lundi 9 Novembre

Je suis allé au Consulat de France avec l'ami Bellanger. Texier nous a quittés hier au soir pour Montréal où il doit rejoindre un convoi de chevaux. Dans l'après-midi, nous nous sommes rendus au quai d'embarquement des chevaux achetés déjà pour la France. Ces animaux sont beaux dans l'ensemble. Pour aller les voir, nous sommes passés sous l'Hudson dans un train électrique. Après dîner, nous nous sommes promenés dans la 5^{ème} Avenue et dans Broadway. Nous avons admiré les féériques illuminations inspirées par le souci de la réclame. L'électricité est vraiment reine en Amérique. Partout et à profusion, télégraphes, téléphones, cars électriques, ascenseurs, machines diverses, etc.

Le pont de Brooklyn sur la rivière Hudson à New-York



Pour se rendre de New-York à Richmond, en Virginie, le train *Pullman* est le moyen le plus usité alors. Frédéric Cayrou voyage ainsi incognito (guerre oblige!) à travers les grands espaces de l'est américain, alternant le peu de confort du rail à celui, très luxueux, des palaces de fin d'étape. On peut aisément imaginer son itinéraire vers le sud, le long de la côte atlantique : New-York, Philadelphie, Baltimore, Washington, jusqu'à Richmond. Suivons-le...

Mardi 10 Novembre

Je suis allé ce matin à l'Hôtel Vanderbilt où j'ai vu l'homme qui porte le plus de diamants et le plus gros de New-York. Je l'ai contemplé avec plus de curiosité que d'envie. Il m'a amusé. « *J'aime mieux ma mie ô gué, j'aime mieux ma mie.* » Dans l'après-midi, je suis allé avec Mallavié, un jeune vétérinaire qui est de Tarbes et qui doit partir demain matin pour la France, voir des music-halls, café-concert d'un genre fort original – Churchill, Rector's Garden. Il y avait là des orchestres de composition bizarre, avec banjos, violons, pianos, contrebasse à corde, grosse caisse, cymbales, cloche, corne d'auto, sifflet sirène, xylophone. C'était très intéressant.

Mercredi 11 Novembre

Journée monotone, quoique belle. Mais Bellanger s'étant rendu au bateau qui doit partir pour la France, avec Mallavié, je suis resté seul et me suis ennuyé un peu.

Jeudi 12 Novembre

Je suis allé visiter le Jardin d'Acclimatation à Central Park. Rien de bien extraordinaire à part quelques beaux échantillons d'hippopotames, de rhinocéros et d'ours blancs du pôle. Comme dans les parcs de Londres, on y voit circuler beaucoup d'autos, de cavaliers et d'amazones. Ces dernières montent parfois à califourchon à la façon masculine. Après dîner, promenade dans Broadway, où je peux admirer des illuminations, réclames d'aspect féerique, véritable cinéma électrique.

Vendredi 13 Novembre

Nous devons partir ce soir à neuf heures et demie pour Richmond en Virginie. Cette après-midi, avant de quitter New-York, j'ai vu le spectacle fort intéressant de pompiers se rendant à un incendie. Ils arrivaient au triple galop de leurs chevaux, signalant leur marche à laquelle rien ne doit s'opposer, par un vacarme assourdissant de sirènes, de cloches et de sifflets. Sur leur passage, tout le monde se garait avec empressement. Piétons, autos, voitures, tramways, interrompaient leur circulation. Les pompiers étaient les maîtres de la rue. Je les ai vus passer comme des bolides et disparaître en un clin d'œil au fond de l'Avenue.

Nous avons appris hier qu'un cargo transportant des chevaux en France avait pris feu en pleine mer. Les dégâts se sont bornés heureusement à la perte de soixante-dix à quatre-vingts chevaux. On semble attribuer cet incendie à la malveillance. Il y a en effet à New-York, plus d'un million d'Allemands et la sélection dans le personnel des convois de chevaux pour notre pays n'est pas toujours facile.

Samedi 14 Novembre

Partis de New-York hier au soir à neuf heures et demie pour Richmond, nous avons passé la nuit dans un train qu'on appelle le *Pullman*. Dans ce genre de train, il y a des wagons qui, le jour, sont aménagés à la façon des nôtres avec un couloir central, et qui, la nuit, sont très rapidement transformés en chambre à coucher. Il y a de chaque côté du couloir une double rangée de couchettes superposées. Celles du bas sont plus recherchées que celles du dessus, étant, cela se devine, d'un accès plus commode.

J'ai très mal dormi dans ce sacré *Pullman*. Pourtant je me sens moins fatigué que si j'avais passé la nuit sur le siège d'un de nos compartiments français. Il est sept heures et demie du matin. A travers les larges vitres de notre wagon, je contemple la campagne dont l'aspect est très agréable et qui paraît des plus fertiles. Toutes les maisons d'habitation sont construites en bois. Leur allure est gracieuse, coquette, avenante.

8h Nous arrivons à Richmond-Elba-Station où nous attendent MM. Rey et mon confrère militaire Boyer. Nous les suivons à l'Hôtel Jefferson, véritable palais d'un luxe et d'un confort que rien n'approche. Je m'amuse à taquiner dans un bassin, au milieu du hall même, des tortues et des jeunes crocodiles qui se prélassent paresseusement.

Avant le déjeuner, nous allons visiter les Stock-Yards des contractants Dalton et Parsoz. J'assiste à l'achat d'un certain nombre de chevaux par la mission Boyer-Rey et par M. de Montjon qui opère aussi tout seul à côté d'eux.

Dimanche 15 Novembre

Richmond est bien une ville de nègres. On en voit ici des quantités. A l'Hôtel Jefferson, tout le personnel est d'un noir plus ou moins franc, car en Amérique, les croisements entre races diverses abondent et les différents types qui en résultent ne sont pas toujours des plus réussis. Aujourd'hui, je vois beaucoup d'élégants qui vont à la messe. Il est une mode qui se retrouve souvent et qui ne manque pas de charme. C'est une blouse et robe de soie noires séparées à la taille par une large ceinture descendant assez bas de chaque côté des hanches. Cela ressemble un peu la ceinture des femmes orientales. A côté des beautés américaines, on voit aussi les élégances noires avec leurs goûts bizarres et douteux. Chapeaux rouges, corsages blancs, robes jaunes, etc..

*Ci-contre, l'hôtel Jefferson à Richmond, en Virginie
(carte postale envoyée par F. Cayrou à sa famille)*



De Richmond, cap à l'ouest avec une grande transversale qui, après une étape à Saint-Louis du Missouri, va obliquer vers le sud pour aboutir à Oklahoma-City. La terre indienne est atteinte, dont nous aurons une description dans le prochain et dernier épisode. Contentons-nous de naviguer dans l'imaginaire indien de F. Cayrou pour cette fois-ci.

Lundi 16 Novembre

J'ai bien reposé la nuit dernière, ayant eu la précaution de laisser ma fenêtre grande ouverte. Le temps est toujours couvert, l'atmosphère humide et chaude.

Mardi 17 Novembre

En Amérique, la dent en or fait fureur. C'est excessivement bien porté et je me suis laissé dire que parfois des nègres se font arracher une ou plusieurs dents parfaitement saines afin de pouvoir les remplacer par des dents en or.

Nous avons quitté Richmond pour Saint-Louis à 2h cette après-midi.

Il est 5h1/2 et déjà la nuit tombe rapidement sur la campagne américaine. Nous sommes confortablement installés en 1^{ère} classe. Notre wagon qui comprend une quinzaine de fauteuils environ se trouve en queue de train et si nous voulons, nous pouvons sortir sur la plateforme arrière où rien ne s'oppose à la parfaite contemplation du paysage. Mais en cette saison, la position n'est guère enviable car il fait trop froid et je me suis aperçu que des stalactites de glace pendaient au château d'eau de la dernière station où nous nous sommes arrêtés.

Jusqu'ici, le paysage qui s'est offert à nos yeux n'a rien de bien varié ni de bien pittoresque. La campagne présente de légers vallonnements couverts de bois de chênes jaunissants. Parfois des bois de sapins donnent une teinte plus sombre au paysage, puis ce sont des terrains cultivés où l'on voit encore se dresser les tiges de maïs desséchées de l'ancienne récolte. Comme aux environs de Richmond, les habitations rustiques sont construites en bois, peintes de diverses couleurs. Toutes sont légèrement surélevées et pourvues d'un portique abritant la porte d'entrée. Beaucoup ont des vérandas tout autour, ce qui leur donne fort belle apparence.

Mercredi 18 Novembre

Je me suis éveillé ce matin sur les bords de l'Ohio dont les eaux miroitent aux rayons du soleil levant. Une brume légère flotte au-dessus du fleuve. Il a fait froid la nuit dernière à en juger par le givre qui recouvre les toits des maisons et les champs environnants.

C'est en vain que du regard, je cherche avidement dans la campagne voisine les huttes des Peaux-Rouges, leurs *wigwams* et leurs *squaws* jadis si chers à mon imagination enfantine. Je n'ai pu retrouver leurs traces. Il y a déjà longtemps qu'on a refoulé plus loin vers le nord et l'ouest ces premiers occupants de la terre américaine, malheureuses victimes d'une implacable civilisation.

A neuf heures, nous arrivons à Cincinnati. Arrêt d'une heure et demie. Nous en profitons pour aller visiter hâtivement cette vaste cité : trois cent mille habitants. Ce doit être un centre industriel de grande importance car l'air est rempli de fumée et me paraît irrespirable.

Repartis à dix heures et demie pour Saint-Louis, nous avons dîné dans le *Pullman* d'un poulet qui paraissait avoir subi un jeûne des plus rigoureux avant de nous être présenté. Coût du dîner : six francs, sans vin. En Amérique, la boisson en honneur c'est l'eau glacée.

Jeudi 19

Arrivés à Saint-Louis hier au soir à sept heures vingt. Notre intention était d'y coucher, mais en gare de cette ville nous avons rencontré un M. Bailey, représentant de nos contractants, avec lequel nous ne nous sommes d'abord qu'imparfaitement compris. Aussi sans se préoccuper de mon mauvais anglais, a-t-il pris nos billets pour Oklahoma, de telle sorte que nous avons été obligés de repartir à huit heures et demie, lui nous accompagnant. Aussi nouvelle nuit dans le *Pullman* où j'ai assez bien reposé.

Ce matin, en examinant le pays, j'ai vu que nous nous acheminions vers les grandes prairies du Far ouest. Le terrain est en effet beaucoup plus plat que sur la rive gauche du Mississipi. Il nous arrive de traverser très souvent des villes à l'état embryonnaire. Je veux dire que parfois au milieu des champs, on aperçoit des rues sans maisons, bordées seulement de trottoirs en ciment et tracées selon le système américain, c'est-à-dire d'une façon géométrique. C'est une sorte d'invitation, d'amorce à des constructions futures et je suis convaincu que dans quelques années, beaucoup de ces emplacements aujourd'hui presque déserts seront trépidant de vie et d'activité.

11 heures 20

Nous traversons en ce moment une région où abondent les puits pétrolifères.

3 heures

Nous passons en gare de Cushing. C'est autour de cette ville que j'ai pu voir les plus grands réservoirs de pétrole du monde. A signaler le long de la voie de nombreux champs de coton dont la récolte a déjà été faite si je ne me trompe.

Nous arrivons à Oklahoma à 8h du soir, point terminus de notre voyage. Reçus à la gare par M.M. Davis, Harper, *horse-dealers*, et un interprète M. Provost d'origine française, professeur à la High School de la ville. Une auto nous transporte à l'Hôtel Lee-Huckin. Après le dîner, un Américain marié avec une Française se fait présenter à nous. est un avocat à la cour suprême. Il tient à nous assurer de toute sa sympathie ainsi que de celle des Américains pour la France. Il nous donne quelques conseils qu'il croit devoir user, être utiles durant notre séjour à Oklahoma, comme par exemple, celui de ne nous lier avec personne et de parler le moins possible. Il se met à notre entière disposition dans le cas où nous

Voici la dernière partie du carnet de bord tenu par ce Tarn-et-Garonnais qui découvre les grands espaces américains depuis le wagon du *Pullman*. Il est arrivé en Oklahoma, dans la capitale précisément. La rencontre avec les Indiens se fait surtout l'année suivante au Canada. Contentons-nous de la description de la ville, il y a quatre-vingt-dix ans

Vendredi 20 Novembre

Soleil radieux. Les matinées sont froides. Nous nous sommes transportés en auto aux *Stock Yards* où se trouvent les chevaux que nous devons examiner. Nous en avons acheté 60 pour commencer. Cette après-midi nous reverrons tous ces animaux et nous les marquerons au fer rouge. Nous avons dîné ce soir avec l'interprète M. Provost puis nous sommes allés dans un théâtre où avait lieu une représentation au bénéfice des Belges. J'ai été fort intéressé par certains numéros du programme, entre autres par un cycliste sur fil de fer.

Samedi 21 Novembre

Nouveaux achats aux Stocks Yards. Hier au soir, nous avons vu dans la rue de la ville notre premier Indien. Il avait bien le type de ceux qui étaient au cirque Buffalo. Il paraît que les Indiens des environs viennent souvent en bande à Oklahoma, les jours de fête, mais je me propose d'aller les voir à la première occasion, dans leurs parcs de conservation.

La vie est moins chère ici qu'à New York. Pourtant, il est encore facile de faire disparaître les dollars avec rapidité. L'hôtel que nous habitons est des plus luxueux et des plus confortables. Ascenseurs, chambres avec salles de bains, téléphone, chauffage central, corridors feutrés sous le pas, tout un bataillon de nègres attentifs au moindre de vos gestes. Dans le hall de l'hôtel se presse tous les jours une foule affairée. C'est un véritable champ de foire que ce hall. Il y a là un public des plus mélangés : magistrats de la cité, commerçants, industriels, *farmers* plus ou moins policés, cow-boys aux grands chapeaux de feutre, aux bottes terriblement éperonnées.

De la fenêtre de ma chambre, je peux admirer chaque soir une réclame lumineuse fort originale et fort bien réussie. En voici le motif. On voit soudain une gerbe d'étincelles fuser en-dessous de son point de départ, puis une rapide ascension lumineuse succède à cette lueur et s'épanouit en une magnifique pluie d'étoiles qui retombent vers le sol. Au centre de ces étoiles apparaît alors la réclame suivante : *Light & Power*. C'est d'un très bel effet, car l'ensemble a une hauteur d'environ vingt-cinq mètres.

J'ai admiré ce soir la façon originale dont les barbiers américains rasent leurs clients. Ils les allongent dans une position absolument horizontale sur des fauteuils articulés ad hoc. On dirait des patients étendus sur une table d'opération. Le visage une fois rasé est entouré de serviettes humides laissant juste dépasser le bout du nez. Parfois on masse le visage du client, tandis qu'une manucure lui fait les mains et qu'un nègre lui astique les chaussures. Ainsi il n'y a pas de temps perdu et il n'est pas rare, lorsque ces nombreuses opérations sont terminées, de voir leur client s'exécuter de deux dollars, surtout lorsqu'il a les cheveux coupés, avec shampooing consécutif ou massage du bulbe pileux à l'électricité. Je n'ose vraiment pas me poser la question de savoir ce que coûterait une semblable toilette à un « poilu » de nos tranchées.

Les rues d'Oklahoma sont pour moi une source inépuisable d'amusement et de joie. Grandes, propres, bien aérées et soigneusement tirées au cordeau, elles sont en général assez mouvementées, mais la circulation y atteint son maximum entre midi et deux heures et six heures et neuf heures du soir, surtout le samedi qui est le *shopping day*, c'est-à-dire la jour où chacun va s'approvisionner dans les divers magasins.

Sillonnées par de nombreux tramways, les rues voient aussi une multitude d'automobiles, la plupart pilotées par des femmes dont l'habileté au volant pourrait faire envie à beaucoup de chauffeurs du sexe fort. Parfois on peut admirer d'intrépides amazones montant à califourchon et faisant caracolier leur cheval ou bien ce sont des *girls* cheveux au vent, qui, assises sur la roue arrière d'une motocyclette, se laissent transporter à une vitesse folle. Ce sport est particulièrement en honneur à Oklahoma. Puis, c'est le fermier qui vient aux provisions avec son cheval ambleur et sa voiture à quatre roues dont la carrosserie est faite de quatre planches seulement et dont l'ensemble présente un caractère de fragilité alarmante. Sévèrement crottée dans toutes ses parties, elle témoigne éloquemment du mauvais état des routes par lesquelles elle a dû passer. Sur les trottoirs de chaque côté de la rue, déambule une foule où se coudoient les types les plus variés et les plus bizarres.

Nègres et négresses dont je n'essaierai point de décrire les costumes perroquets, Indiens aux longs cheveux, noirs et lisses, qu'une double tresse partage en arrière de la nuque, quelques Chinois, quelques Japonais, et enfin ceux que l'on appelle les vrais Américains, c'est-à-dire des descendants plus ou moins directs, d'Anglais, d'Irlandais, d'Ecosseis, d'Allemands, de Français, d'Italiens, de Grecs, etc., etc. Je me résume en disant des descendants de tous les peuples de la terre.

Dimanche 22 Novembre

Toujours beau temps. La plupart des promeneurs sont en manches de chemise. Dans l'après-midi l'interprète Provost a voulu nous faire visiter la ville en automobile. Nous avons été surpris par l'étendue de cette cité entièrement surgie de la prairie en moins de vingt-cinq ans.

Il est vrai qu'en général les maisons sont très espacées, mais les terrains inoccupés seront bâtis sous peu, certainement. Beaucoup de maisons sont construites en bois mais la plupart sont d'une architecture ravissante... Ici les sentiments de la population sont plutôt francophiles... Mais nous sommes tenus à une grande réserve et nous devons, je pense, laisser s'écouler encore plusieurs semaines avant de nous livrer plus entièrement.

Fin du *Journal* rédigé sur petit carnet.
(conservé par la famille)